

Japonisme et exotismes dans la soierie lyonnaise 1860-1930

exposition du

30 novembre 2012 - 29 mars 2013

dans les salons parisiens de la
Manufacture PRELLE
5, Place des Victoires
Paris 1er

tél : 01 42 36 67 21
email : paris@prelle.com

horaires: lundi-jeudi 9h-18h
vendredi 9h-17h



Cette exposition est réalisée avec le soutien de nos partenaires :

- Baccarat
- Orfèvrerie Christofle
- Galerie Chadelaud
- Hugues Losfeld, peintre en décor
- Galerie La Tibétaine
- Le Musée de l'éventail
- Mathieu Lustrerie
- Galerie Mare Maison

Conception et réalisation : Maryse Dusoulier

Le Japonisme en France De l'impressionnisme à l'Art Déco

Le japonisme fut une mode, un engouement même, pour tout ce qui venait du Japon, en imitant le style, la manière. Mais une mode singulière qui dura près d'un demi-siècle, gagna tous les pays occidentaux depuis l'Angleterre et la France, et dont les manifestations furent des plus contrastées. S'il produisit, en effet, ce qu'on appela tout de suite des *japonaiseries* du plus mauvais goût, il est pourtant indéniable qu'il participa aussi, et de très près, à cette véritable révolution du regard que connut l'Europe entre les années 1860 et le début du 20e siècle. Car ce qui distingue d'emblée le japonisme des vagues antérieures d'exotisme – *chinoiseries* au 18e siècle ou *orientalisme* du milieu du 19e siècle –, c'est qu'on le rencontre moins dans les milieux académiques ou officiels que chez les artistes en quête d'expressions nouvelles. Dans les estampes d'Hokusai, d'Hiroshige et de bien d'autres moins illustres, les peintres puis les graveurs découvrirent des propositions originales en matière de couleur, de dessin, de mise en page, de perspective ou de format qui, combinées à d'autres influences (celle de la photographie naissante, notamment), allaient produire des bouleversements radicaux dans l'ordre visuel. A ces sources lointaines, les arts décoratifs eux-mêmes puisèrent non seulement des motifs venant renouveler le répertoire de l'éclectisme ambiant, mais aussi des techniques et des solutions formelles inédites. L'onde de choc se propagea sans discontinuer de l'Impressionnisme à l'Art nouveau, se prolongeant encore jusqu'à l'Art déco au moins, certains auteurs choisissant de poursuivre cette histoire jusqu'aux abstractions d'après-guerre.



Gravure de Hiroshige. Collection particulière.

Tout commença en 1853 avec l'intrusion de la flotte américaine dans la baie d'Edo (Tokyo aujourd'hui), jusque-là interdite à tout navire étranger, les États-Unis contraignant bientôt les Japonais à signer un traité de commerce – inégal, bien sûr –, exemple que s'empresseront de suivre toutes les grandes nations européennes, dont la France, le 9 octobre 1858. Laques, soies et porcelaines, objets d'art et estampes commencèrent alors d'affluer sur le vieux continent et aux États-Unis, les expositions universelles stimulant la demande, le nombre de marchands et de collectionneurs se multipliant d'autant, artistes et écrivains s'enthousiasmant aussitôt pour cette découverte. Parallèlement un savoir se constitua, auquel contribuèrent d'abord voyageurs et diplomates, puis critiques et enfin historiens d'art, toutes ces fonctions étant d'ailleurs parfaitement

interchangeables. Les sources, avec le temps, se firent de plus en plus variées, les connaissances de moins en moins lacunaires, l'Exposition universelle de 1900 finissant par révéler que l'art japonais découvert par la génération impressionniste n'était pas tout l'art japonais, mais un art profane, plutôt moderne et populaire, moins « pur » d'influences occidentales qu'on ne l'avait cru, et qu'il existait à côté de celui-ci un art « classique » d'origine chinoise et bouddhiste, dominé par la sculpture monumentale plutôt que par l'estampe, les pochoirs, les *netsuke* ou les gardes de sabres.



Katagami, Les pivoines. Archives PRELLE.

Les arts visuels furent secoués et non moins fort par une autre rencontre, celle des arts d'Afrique noire et d'Océanie. Un *primitivisme* dont le japonisme fut en quelque sorte un avant-courrier, une personnalité comme celle de Gauguin se trouvant précisément à la jonction des deux courants. Car l'art japonais qui fascine tant Monet ou Van Gogh a pour première qualité à leurs yeux de manifester une proximité avec la nature de caractère presque animiste, en même temps qu'il témoignerait, par le soin apporté à l'esthétique de l'objet le plus quotidien, d'une possible symbiose entre art et société, deux traits « primitifs ». Et c'est bien ainsi que pouvait apparaître le Japon au moment de sa réouverture au monde après deux siècles et demi de repli sur soi, préservé de toute influence étrangère, dont le génie ne survivrait pas au contact avec l'Occident, en même temps que celui-ci en importerait *in extremis* les mourantes séductions. N'est-ce pas ce qu'expriment plus ou moins métaphoriquement la célèbre « Madame Chrysanthème » de Pierre Loti, et surtout « Madame Butterfly », l'opéra qu'en tira Puccini un peu plus tard ?



Vincent Van Gogh, Le courtisan, huile sur toile, 1887. Musée Van Gogh, Amsterdam.

Le japonisme est un phénomène que l'on peut désormais penser moins en termes d'influences que de légitimation. Pour la première fois peut-être, en tout cas aussi consciemment, des artistes européens allaient chercher celle-ci hors de leur propre tradition... Et si l'on considère le mouvement simultané qui, au Japon, conduisit à une réévaluation globale de la culture de ce pays à l'aune des valeurs alors importées d'Occident, on peut penser qu'il s'agit bien là d'un moment décisif dans le passage à ce que l'on appelle aujourd'hui l'*échelle monde*, singulièrement dans le domaine esthétique.

Source : Bibliothèque nationale de France, direction des collections, département Littérature et art.

Le Japonisme dans la soierie lyonnaise



"Lampas japonais" dessiné par Eugène Prelle, 1877. Archive PRELLE.

Le commerce et la diffusion de l'art japonais qui débutent autour des années 1860 amènent tout naturellement les dessinateurs de Lyon à y puiser de nouvelles sources d'inspiration. En témoigne ce « **lampas japonais** » **dessiné par Eugène Prelle**. La manufacture possède aussi une importante **collection de katagami** (pochoirs japonais utilisés dans la réalisation des étoffes) ainsi que **la célèbre revue *Le Japon artistique*, de Bing qui appartenait à Aimé Prelle**. Le fonds d'archive PRELLE possède un **grand nombre d'étoffes japonisant datant de la Belle Epoque jusqu'aux années folles**. Les motifs sont variés : des tableaux en lampas ou broché, des petits motifs inspirés par les plus simples *katagami*, des formes à la fois géométriques, florales, des oiseaux ou papillons, ces motifs dégagent l'ambiance orientale et permettent aux dessinateurs lyonnais (tout comme les peintres impressionnistes) de renouveler le rythme de leurs compositions.

En même temps que les Français s'enthousiasment pour l'esthétique japonaise, un marché import/export se développe entre Lyon et le Japon. En 1859, le pays apparaît sur la scène internationale. A l'inverse de la Chine, la sériciculture japonaise est mal connue des Lyonnais. Pendant la première décennie d'ouverture du Japon, les relations entre Lyon et le Japon se limitent à l'exportation de cartons de graines de vers à soie. Avec la Révolution de 1868, qui ouvre l'ère Meiji, une maison de soie lyonnaise, la maison « Hecht, Lilienthal & Cie » obtient une position de quasi-monopole. Elle reçoit les commandes de l'équipement de l'armée impériale : elle est rémunérée en soies qui sont expédiées directement à Lyon. En 1872, le gouvernement japonais décide la construction d'une filature à l'européenne, dans la circonscription de Gumma. Il en confie la direction à la maison « Hecht, Lilienthal & Cie », qui fait venir de Lyon les machines nécessaires pour monter la filature ainsi que des ouvriers et ouvrières ardéchois pour former les ouvriers japonais. Durant cinq années, cette filature sera dirigée *de facto* par un représentant de la maison lyonnaise. Puis, lorsque le gouvernement japonais reprend l'usine, une grande partie de sa production continue à être commercialisée par la maison « Hecht, Lilienthal & Cie », et à alimenter la place de Lyon.



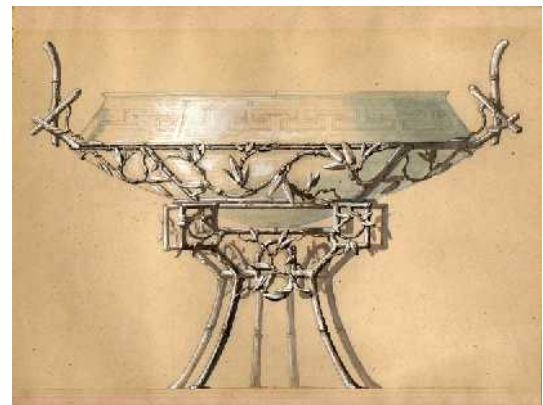
Illustration 1: Lampas, Japon, ère Edo (XIXe siècle). Archive PRELLE.

Le Japonisme chez Christofle

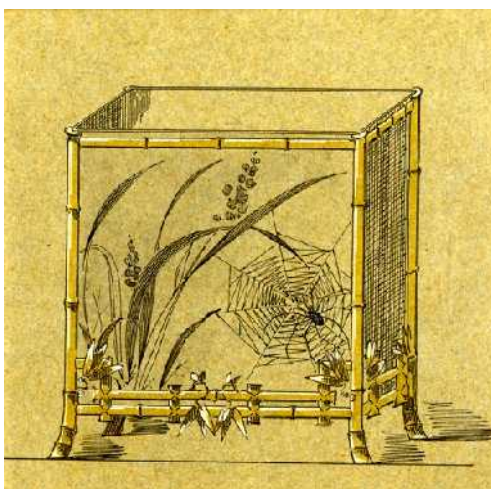
Fondée en 1830, Christofle connaît un essor spectaculaire à partir de 1842, date où son fondateur Charles Christofle achète les brevets d'argenture et de dorure électrolytiques, technique qui donnait naissance au métal argenté.

Dès lors Christofle, désormais orfèvre, continue son expansion s'appuyant sur une création sans cesse renouvelée et sur la mise au point de nouvelles techniques. Les commandes prestigieuses de Louis-Philippe, de Napoléon III, de nombreux chefs d'État et têtes couronnées, l'équipement des palaces, paquebots, trains, avions consacrent cette réussite.

L'art japonais, découvert par les européens dans la seconde moitié du XIXe siècle, influence profondément l'évolution artistique occidentale. Christofle, premier orfèvre français, est un des pionniers de ce nouveau style que l'on va appeler le Japonisme. Sous l'impulsion d'Émile Reiber (1826-1893), chef de l'atelier de dessins et de compositions de Christofle de 1865 à 1878, l'entreprise se lance dans la création de pièces japonisantes. Elle s'appuie sur la mise au point de nouvelles techniques comme les émaux cloisonnés et les patines qu'elle présente pour la première fois en France à l'occasion de l'Exposition Universelle de Paris en 1867.



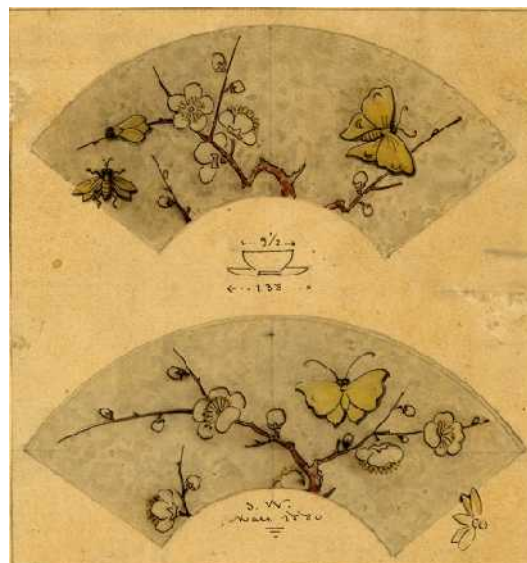
En 1867, les pièces émaillées et patinées sont essentiellement d'inspiration persane ou arabe, il faut attendre l'exposition de Vienne (1873) et de l'Union centrale des arts décoratifs à Paris (1874) pour que le style japonisant éclate dans les créations de Christofle. Le **vase aux iris** (1874), les **dessins de jetons** (1868) et du **vase émaillé** (1874) illustrent ces pièces exceptionnelles réalisées en très peu d'exemplaires pour les expositions. Émile Reiber se passionne pour le Japon, il collectionne estampes et objets japonais, visite et dessine les collections d'art japonais exposées en France. Christofle édite alors des copies de bronzes japonais, c'est le cas du **vase « Carpes »** (1873) et du **vase aux anses liées** (1876) moulés sur des originaux de la collection d'Henri Cernuschi. Reiber et Christofle n'hésitent pas « à mettre en couleur » ces répliques en proposant une version émaillée de ces pièces ou plus simplement en argentant ou dorant certaines parties comme sur le vase à anses liées.



Le goût japonais est à la mode, il se diffuse dans la société. Christofle introduit des décors japonisants dans ses collections d'orfèvrerie. La **cloche de table** (1880) et la **boîte à biscottes** (1890) s'ornent de montures de bambou. Le **service à thé « Glycines »** (1878) illustre ce Japonisme adapté au goût occidental. Il est caractéristique par sa forme et sa composition (bouilloire à bascule, théière, crémier, sucrier, bol à thé et plateau) du service à thé occidental de la fin du XIXe siècle. Son décor guilloché de glycines et d'iris dans un paysage fluvial en revanche s'inspire directement par sa composition et son thème d'estampes japonaises.

Christofle, une des premières maisons à créer et développer des pièces japonisantes en Europe joue un rôle essentiel dans la diffusion du goût japonais. La découverte et l'assimilation de l'art du Japon est une des sources majeures du renouvellement esthétique occidental aux XIXe et XXe siècles.

Christofle est aujourd'hui une marque de luxe contemporaine dont le territoire d'expression privilégié est l'argent. Associant un savoir-faire d'élite aux tendances les plus actuelles, ses créations se déploient dans l'univers de la table, de la maison et du bijou.



Orfèvrerie Christofle

9 rue Royale
75008 Paris

web : www.christofle.com

Christofle
PARIS

Galerie Marc Maison

Né en 1961, Marc Maison embrasse la profession d'antiquaire dès 1979 et se spécialise dans les éléments d'architecture monumentaux. Sa passion pour les créations de la seconde moitié du XIXe siècle s'affirme dès les années 1990, époque à laquelle, accompagné de son épouse Daisy, il commence à étudier et collectionner les peintures historicistes, les objets d'art et les meubles français. Ils y puisent des pièces exceptionnelles réalisées pour les Expositions Universelles de Londres et Paris entre 1851 et 1900. Plus que les meubles de style, ce sont les véritables créations d'artistes tels Lièvre, Grohé, Barbedienne, Sauvrezey, Gabriel Viardot ou Christofle que Marc Maison présente au public dans sa galerie.

Galerie Marc Maison
7 Quai Voltaire
75007 Paris - France
tél : 01 42 25 12 79
web : galerie.marcmaison.com

Lit de repos en bois sculpté dans la forme d'un dragon

Le lit de repos de la galerie Chadelaud, est estampillé G. Viardot et daté 1887. Présenté à l'Exposition Universelle tenue sous la Tour Eiffel en 1889, il permet à l'ébéniste de gagner une nouvelle fois la médaille d'or. Ce lit est une très belle création du XIXe siècle tant pour la qualité de la sculpture que pour l'originalité du modèle.



La banquette présente deux longs pans en bois sculpté simulant une crinière flottante se terminant par des pattes arc-boutées de dragons griffus, d'un enroulement de queues sculptées d'écailles formant la tête de lit et en façade un masque grimaçant du Théâtre Chinois.

Ebéniste parisien, Gabriel Viardot hérite de la manufacture familiale. Il est connu notamment pour son mobilier chinois et japonais parfaitement accordé à l'éclectisme de la fin du XIXe siècle. Ces meubles sont des interprétations libres du mobilier extrême oriental, son goût pour la fantasmagorique développe au fur et à mesure pendant sa carrière. La qualité et raffinement des ses réalisations attirent une clientèle d'esthètes et collectionneurs tels Monet et Debussy, mais aussi dans la finance et la haute administration.

Il crée un bureau en U pour le président Georges Clemenceau qui lui est présenté par la célèbre collectionneuse d'art oriental, Clémence d'Henner.

Viardot est primé à plusieurs reprises aux Expositions Universelles de Paris en 1867, 1878, 1889 et 1900 ainsi que l'Exposition internationale d'Anvers en 1884.

Galerie Michel Guy Chadelaud

Antiquaire depuis trois générations, Michel Guy CHADELAUD est connu tant en France qu'à l'étranger pour sa compétence et son sérieux dans sa spécialité : « Les chefs d'œuvre des Arts Décoratifs français du XIXème siècle ».

Il s'attache à promouvoir les Créations françaises des grandes Maisons de cette époque : l'Escalier de Cristal, la manufacture Christofle & Cie, la maison Alphonse Giroux, la maison Duvinage et des créateurs au noms célèbres comme Ferdinand Barbedienne, Gabriel Viardot ou Edouard Lièvre.

Installé dans deux endroits prestigieux que sont la rue du Faubourg Saint Honoré à Paris et le Louvre des Antiquaires, la galerie propose à ses clients, collectionneurs privés et musées une surface de 600 m². Sa collection d'œuvres d'art uniques et vous aide à optimiser la décoration de votre demeure dans le monde entier.

La Galerie Michel Guy Chadelaud

Louvre des Antiquaires/2 Place du Palais Royal

75001 Paris

tél : 01 42 61 60 60

Le Musée de l'éventail



Bijoux caché du 10e arrondissement, le Musée de l'éventail est un véritable lieu de transmission de l'art et de l'amour de l'éventail. Il a en effet deux vocations, on y est à la fois dans un atelier d'artiste, fabricant d'éventails et dans un musée aux nombreuses pièces extraordinaires. Une collection de plus de 2.000 éventails de provenances variés sont exposés périodiquement dans le salon d'exposition Belle Époque des éventailistes Lepault et Deberghe. On y apprend aussi le travail du tabletier, c'est à dire la confection d'une monture en nacre, spécialité des ancêtres d'Anne Hoguet. Elle-même est Maître d'Art, elle continue la tradition de la création des éventails dans un atelier voisinant, où elle

s'occupe également de l'apprentissage de son savoir-faire à des élèves.

Une sélection d'éventails du musée complimentera l'accrochage d'étoffes dans le showroom PRELLE. Ils s'agissent tous d'*ogi* (il y a, au Japon, deux types d'éventails les éventails pliants, appelés *ogi*, et les éventails qui ne sont pas pliants, appelés *uchiwa*) dont certains ont été fabriqués par les japonais pour le marché occidental - notamment durant les expositions universelles, surtout celle de 1900 - et d'autres sont des souvenirs de voyage au Japon.



Le Musée de l'éventail
Anne Hoguet
2 boulevard de Strasbourg
75010 Paris
tél : 01 42 08 19 89
email : contact@annehoguet.fr
web : www.annehoguet.fr

Photos Presse

Les images ci-dessous sont disponibles à télécharger en haute définition.
Contactez paris@prelle.com pour les détails.



Lampas "style japonais"
esquisse de M. Martin, 1873.
Archive PRELLE.



Lampas au décor japonisant, ca 1860.
Archive PRELLE.



Katagami. Archive PRELLE.



Lampas dit "japonais", ca 1860. Motifs géométriques du fond sont tirés de katagami. Archive PRELLE.



Lampas "dessin japonais", esquisse d'Eugène Preme, 1873. Archive PRELLE.



Katagami. Archive PRELLE.